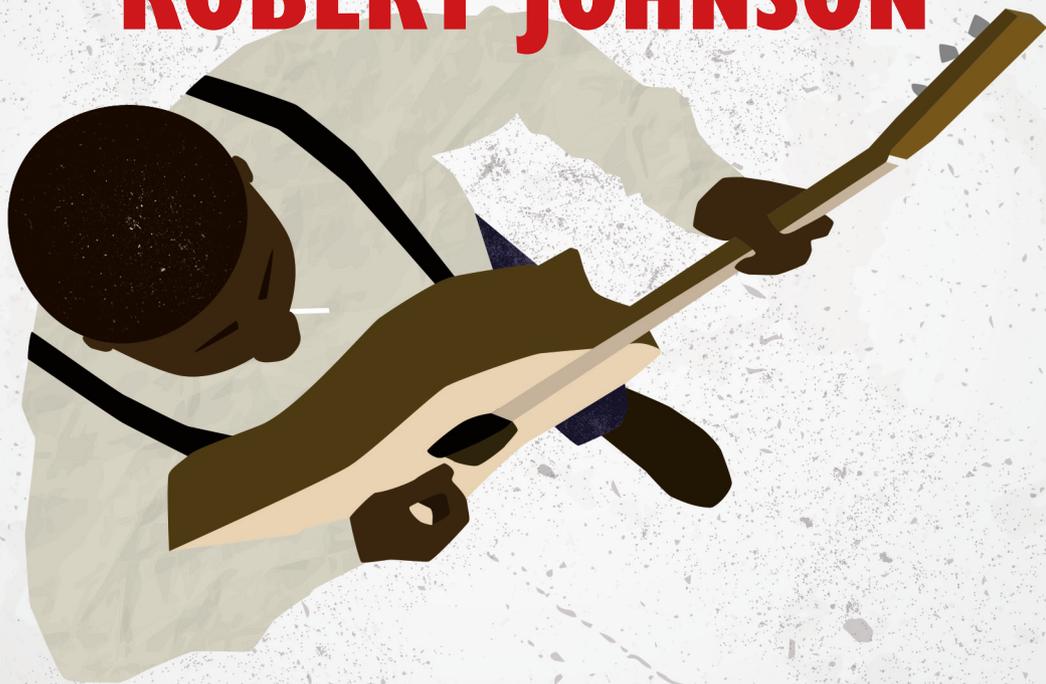


JONATHAN GAUDET

**LA BALLADE DE
ROBERT JOHNSON**



LE MOT ET LE RESTE

JONATHAN GAUDET

LA BALLADE
DE ROBERT JOHNSON

LE MOT ET LE RESTE
2021

Pour Fanda

De son vivant, Robert Johnson a enregistré vingt-neuf chansons ; vingt-neuf morceaux devenus références dans l'univers de la musique américaine ; vingt-neuf routes dont les ramifications se rejoignent dans la nuit ; vingt-neuf chapitres dans le roman d'une vie vécue jusqu'au bout ; vingt-neuf âmes patientant à la croisée des chemins...

I I BELIEVE I'LL DUST MY BROOM

John Hammond, 1938

Le bureau où il travaillait se trouvait au vingt-quatrième étage d'un immeuble de l'Upper Manhattan, à New York. De l'autre côté de la rivière Harlem, un peu plus au nord, il pouvait presque apercevoir les projecteurs du Yankee Stadium entre les réservoirs d'eau installés sur les toits et les silhouettes de béton des gratte-ciel. Une fenêtre à guillotine s'ouvrait sur la centaine de mètres qui le séparaient du trottoir et de la faune grouillante de la rue. Parfois, fumant une cigarette, John Hammond s'inclinait sur le rebord et regardait au sud, vers Harlem. Toute la musique qu'il aimait venait de là.

Sa famille n'avait jamais compris sa fascination pour ce qu'ils appelaient encore la « musique nègre ». Sa mère, Emily Vanderbilt Sloane – petite-fille du célèbre William Henry Vanderbilt, propriétaire du New York Central Railroad et jadis l'homme le plus riche du pays –, voyait d'un mauvais œil l'engagement social et musical de son fils John. Pour elle, la musique devait être classique et la religion constituer l'unique voie à suivre pour parvenir à la félicité. Elle adorait l'opéra et interdisait la consommation d'alcool et de tabac dans sa maison. Depuis son adolescence, Emily considérait John comme une insondable énigme.

Le bureau ne devait pas mesurer plus de trois mètres sur quatre. Tout au fond, une table rectangulaire en occupait plus du tiers. Dans un coin, entre le radiateur et une étagère remplie à craquer de 78-tours, le phonographe jouait sans discontinuer. La pointe de saphir de l'aiguille glissait sur les sillons invisibles, saturant l'atmosphère de musique.

John Hammond faisait jouer ses préférés, ceux qu'il avait contribué à faire connaître ou qu'il avait lui-même fait enregistrer : Benny Goodman, Garland Wilson, Fletcher Henderson, Benny Carter et Art Tatum, mais aussi ceux qu'il admirait depuis longtemps, des musiciens du Sud aux noms encore mal connus de la bonne société new-yorkaise : Big Joe Turner, Charlie Patton, Rosetta Tharpe et Meade Lux Lewis. Il passait ses journées entre le bureau et le plateau du phonographe, se levant toutes les trois minutes pour changer de disque.

Une pile de magazines et de journaux l'attendait sur sa table de travail. Des dossiers ouverts laissaient voir des contrats d'enregistrement, des photographies en noir et blanc, des partitions de musique et des listes de concert. La pile de *The New Masses*, le magazine marxiste américain auquel il collaborait, menaçait de s'écrouler. L'édition quotidienne du *New York Times* affichait en première page :

*NAZIS SMASH, LOOT AND BURN JEWISH SHOPS
AND TEMPLES UNTIL GOEBBELS CALLS HALT*

Les nouvelles d'Europe étaient mauvaises, mais celles du pays n'étaient pas plus reluisantes. La ségrégation battait son plein et, dans les États du Sud, les lois Jim Crow gagnaient en puissance. John s'assit derrière son bureau.

Il avait les cheveux courts, en brosse, coupés à la façon des militaires ou des joueurs de football universitaire. Il avait les dents longues, ce qui le faisait ressembler à un cheval et lui donnait l'air ridicule lorsqu'il riait. Quand il était enfant, les autres élèves de son collège se moquaient de lui à cause de cela. Ils imitaient le hennissement équin ou le braiement de l'âne quand il passait dans les corridors. Depuis, il avait pris l'habitude de sucer ses longues incisives avec sa langue, comme pour les dissimuler. Sa mère avait cette manie en horreur.

Hammond portait un costume gris clair avec une cravate sombre, vêtement qui le singularisait dans le public des concerts de jazz où il aimait se rendre à Harlem ou dans le Village. À vingt-huit ans, il paraissait beaucoup plus jeune que son âge, ressemblant davantage à un étudiant de Princeton ou de Yale (ce qu'il avait été) qu'à un bohémien du New York interlope (ce qu'il aurait aimé être). Il écumait les cafés-concerts vêtu comme un comptable et en revenait avec des adresses et des numéros de téléphone plein les poches. Dénicheur de talents de génie, il avait engagé ses considérables ressources dans un nouveau grand projet, un concert qui allait faire date. Son intention était ambitieuse : changer l'histoire de la musique américaine contemporaine. Il allait présenter sur une même scène des musiciens noirs et blancs. Benny Goodman l'avait bien fait l'année précédente, alors pourquoi pas lui ?

La musique s'était arrêtée. Hammond se leva et changea de disque. Les notes de piano de Garland Wilson s'élevèrent dans le bureau. Près de l'étagère était punaisée une immense affiche noire.

The New Masses Present
AN EVENING OF AMERICAN NEGRO MUSIC
« *From Spirituals to Swing* »
(DEDICATED TO BESSIE SMITH)
FRIDAY EVENING, DECEMBER 23, 1938
Carnegie Hall
SEVENTH AVENUE AND 57TH STREET,
New York CITY

Il avait décidé de dédier la soirée à la chanteuse Bessie Smith, décédée l'année précédente, et avait chargé un dessinateur de reproduire son visage sur l'affiche. Au-dessus du titre, le sourire invitant de la reine du blues resplendissait comme une provocation. Il fallait choquer les esprits, créer l'événement, Hammond le savait. Le concert devait être historique, un jalon de plus sur la longue route de l'émancipation.

Dans la pièce contiguë, sa secrétaire tapait à un rythme régulier sur sa machine à écrire. Pour se donner une contenance, Hammond retourna à son bureau. Il ouvrit un dossier devant lui avant de l'appeler.

– Lorraine, vous pouvez venir ici, un instant ?

Le claquement de la Royal s'interrompt, la chaise à roulettes glissa sur le parquet et sa secrétaire apparut dans l'encadrement de la porte.

– Oui, Monsieur Hammond ?

Elle portait sa jupe beige et sa veste marine, elle avait laissé ses lunettes sur son bureau. Sans être élégante, elle s'habillait avec un goût petit-bourgeois qui plaisait à Hammond. Il n'avait pas été immédiatement attiré par elle quand elle avait commencé à travailler pour lui. Puis un jour, elle lui avait apporté la copie d'un contrat à signer et, au moment

où elle s'était penchée légèrement en avant pour lui remettre le dossier, il avait pu apercevoir la naissance de son sein par l'échancrure de son corsage. Cette apparition créa l'effet d'un cataclysme. John en avait été profondément troublé. Depuis, il considérait sa secrétaire tout autrement.

– Monsieur Hammond ?

John revint à lui.

– Lorraine, pouvez-vous me trouver le numéro de téléphone de Lefty Bellows ? Je crois l'avoir égaré.

Sa secrétaire sourit, acquiesça et retourna dans la pièce voisine. Hammond l'entendit ouvrir un tiroir et feuilleter un registre.

À plusieurs reprises, il avait pensé l'inviter à sortir avec lui, mais chaque fois il s'était dégonflé. Cela aurait pourtant été facile. Il était célibataire et, pour autant qu'il le sache, Lorraine l'était aussi. Et pourtant, il tergiversait. Son attraction pour elle était essentiellement de nature sexuelle (il l'admettait) et il hésitait à aller plus loin. Implacable et déterminé dans son travail, John Hammond était d'une irrésolution navrante dans sa vie romantique. Sans se l'avouer, il imaginait la réaction de sa mère s'il lui présentait Lorraine. Sa secrétaire. Une employée. Il savait exactement ce que sa mère dirait.

– Vous avez de quoi noter ?

La voix venait de l'autre pièce. Hammond ravala sa salive. Il se rendit compte qu'il se suçait les dents de devant.

– Oui, allez-y !

Hammond griffonna le numéro de téléphone sur l'envers d'un dossier et remercia, tentant de prendre une voix la plus naturelle possible. Par la porte ouverte, il entendit le claquement de la Royal qui reprenait.

John tira l'appareil vers lui et composa le numéro sur le cadran rotatif. Il approcha le combiné de son oreille et attendit un instant. Une voix étrangère lui répondit au bout du fil.

– Lefty est là ? demanda-t-il.

Court silence. John tapota du doigt sur la surface de la table.

– Pouvez-vous lui dire de me rappeler... ? Oui, il a mon numéro.

Il raccrocha et se leva. Le silence le démangeait. Il retourna au phonographe et mit « Texas Moaner Blues » interprété par Sidney Bechet avec Louis Armstrong à la trompette. Dans l'autre pièce, quelqu'un frappa à la porte.

Le staccato de la machine à écrire s'interrompit à nouveau. John passa la tête dans l'embrasure de la porte pour voir qui entrait.

– Bonjour Monsieur Hammond, fit le préposé à la distribution du courrier en soulevant sa casquette. Bonjour Lorraine.

– Bonjour Peter, répondit-elle.

Le jeune homme déposa sur le bureau de la secrétaire un paquet d'enveloppes liées avec de la ficelle blanche.

– Il y en a beaucoup aujourd'hui, dit-il. La livraison du télégraphe.

Lorraine le remercia. Le garçon s'éclipsa en leur souhaitant une bonne journée. Elle coupa la ficelle d'un coup de ciseaux et entreprit de trier le courrier. John revint à ses affaires. Sur le phonographe, Louis Armstrong terminait son solo.

Le téléphone sonna, interrompant la mélodie. Hammond décrocha aussitôt.

– Lefty ? Comment ça va, mon vieux ?

Hammond s'inclina dans son fauteuil. De sa main libre, il se mit à feuilleter le dossier ouvert devant lui.

– Écoute, Lefty, commença Hammond après les politesses d’usage, tu as entendu parler du concert que j’organise à Carnegie Hall, en décembre, *From Spirituals to Swing?* Ce sera le plus grand événement musical de la saison. Rien à voir avec le concert de Benny Goodman, l’an passé. Encore plus gros!

Au bout du fil, Lefty dit quelque chose qui fit sourire Hammond.

– C’est bien vrai! Ça va faire scandale! Tout le monde à New York va vouloir y être. Ça transcende la scène musicale. On va briser des tabous, forcer des frontières. Fais-moi confiance, Lefty, c’est le genre d’événement dont la bonne société new-yorkaise va parler toute l’année.

John Hammond fit la moue. Il avait tenu ce même discours des centaines de fois dans les dernières semaines.

– C’est pour ça que je t’appelle, continua-t-il. Je veux que tu fasses partie du show. J’ai besoin d’investisseurs qui n’ont pas froid aux yeux...

Hammond se tut un instant pour écouter son interlocuteur.

– Bien sûr que j’ai mis Barney Josephson sur le coup, qu’est-ce que tu crois? En tant que propriétaire du Café Society, il a pratiquement droit de regard sur la programmation. Tu sais que Pete Johnson et Albert Ammons se produisent régulièrement chez lui.

Lefty l’interrompit à nouveau. Hammond écouta patiemment avant de poursuivre.

– Attends un peu que je t’explique. L’idée est de faire le lien entre le gospel et le jazz, entre la musique des communautés afro-américaines et celle des agglomérations urbaines blanches, entre les chants traditionnels et le swing des grands ensembles modernes... Une sorte d’histoire de la musique

contemporaine, si tu veux. Avec un scandale en prime : des musiciens de race noire et de race blanche jouant ensemble sur scène !

John Hammond fit une pause. Il savait que l'idée des groupes « intégrés » était encore mal acceptée dans le pays. Benny Goodman avait produit une tournée l'année précédente avec des Noirs et des Blancs au sein de son orchestre. L'effet publicitaire avait été énorme, mais certaines salles avaient annulé le spectacle au dernier moment. Même si le concept n'était plus tout neuf, Hammond savait qu'il pouvait encore générer pas mal de remous.

– Le gratin n'y connaît rien à cette musique, continua-t-il. Ce sera une révélation, une vraie bombe ! Introduire des musiciens venus du Sud dans la scène locale, ça va choquer, c'est certain, mais ça va aussi marquer les esprits. C'est politique, c'est social, c'est musical... Et c'est pour ça que ça va marcher ! Les gens sont prêts pour un concert de cette amplitude, Lefty.

Lorraine entra dans la pièce et déposa une douzaine d'enveloppes sur le bureau. John la suivit du regard tandis qu'elle ressortait. Quelques mois plus tôt, il s'était rendu au Café Society avec des amis. À une table voisine de la leur, il avait aperçu sa secrétaire attablée en compagnie d'autres convives masculins. Pendant la conversation, l'un d'entre eux lui avait passé le bout des doigts sur la nuque, un geste qui n'avait pas eu l'air de déplaire à Lorraine. John Hammond en avait été bouleversé pendant des jours.

Au bout du fil, Lefty s'était remis à parler. Hammond jeta un œil distrait au courrier.

– Laisse-moi te raconter une histoire, Lefty, dit-il en reprenant la parole. Quand j'avais douze ans, j'ai fait un voyage à

Londres avec ma famille. On y présentait un spectacle intitulé *From Dixie to Broadway*, un concert avec des musiciens afro-américains inspiré du jazz de La Nouvelle-Orléans. C'était la première fois que je voyais jouer Sidney Bechet. Ça a été une épiphanie! Sur scène autant que dans la salle. Tu aurais dû voir la réaction du public; les gens étaient devenus fous. Les Londoniens n'avaient jamais entendu un groove pareil. C'était totalement inédit pour eux. Le succès a été immense. Voilà ce que je veux reproduire, Lefty. Une révolution!

Hammond aurait préféré rencontrer son interlocuteur en personne pour le convaincre. Rien de mieux que le face-à-face dans ce genre de situation, surtout quand il y avait de l'argent en jeu. Du bout des doigts, il passa les enveloppes en revue. Des factures pour la plupart.

– Tu ne serais pas le seul investisseur, reprit Hammond. *The New Masses* et le Theater Arts Committee m'ont déjà assuré de leur participation financière. Et il y en a d'autres. Mais attends, je ne t'ai pas encore parlé du programme...

Hammond reposa le courrier.

– L'affiche est prestigieuse. Count Basie et son orchestre vont ouvrir le concert. Ensuite, ce sera à Lips Page d'entrer en scène. Ça fait des années qu'ils ne se sont pas vus. Ensuite viendront les Kansas City Five, accompagnés de Helen Humes. Tu connais les pianistes Albert Ammons, Meade Lux Lewis et Pete Johnson? Ces trois-là vont faire un tabac avec leur « Jumpin' Blues ». On ne va plus parler que de boogie-woogie à New York. Ce sera la prochaine mode, la tendance à suivre. Au bout du fil, Lefty tenta sans succès d'interrompre Hammond.

– Ce n'est pas tout! continua le producteur. J'ai découvert un nouveau talent, un guitariste et chanteur du Mississippi

qui s'appelle Robert Johnson. Il est phénoménal ! Don Law, l'anglais de Brunswick Records à Dallas, m'a envoyé son disque. Personne ne le connaît encore, mais ça ne va pas durer. Son nom va être sur toutes les lèvres après Carnegie Hall.

Hammond retint son souffle. Il venait de jouer sa dernière carte. D'un geste nerveux, il se remit à feuilleter la pile d'enveloppes.

– Tu es toujours là, Lefty ?

Au bout du fil, la voix de l'investisseur se fit entendre. Dès les premiers mots, Hammond sut que c'était fini. Il connaissait bien ce discours. Trop de risques, pas assez de retour, trop social surtout. L'intention était bonne, mais... En bref, la réponse était négative. Lefty passait. Non, il faudrait chercher ailleurs.

– OK, merci quand même, mon vieux ! finit par dire Hammond en hochant la tête. Mais tu vas t'en mordre les doigts. Ce sera un concert historique, c'est moi qui te le dis. John Hammond reposa le combiné. Par la porte, il entendait le cliquetis de la machine à écrire. Se rendant compte que la musique s'était arrêtée, il se leva pour remettre un disque. Il trouva sur l'étagère « Kind Hearted Woman Blues » de Robert Johnson et le mit sur la plateforme. Dès les premières notes, la lassitude éprouvée après sa conversation téléphonique s'évanouit d'elle-même. Le cœur plus léger, il retourna s'asseoir derrière son bureau et entreprit de lire son courrier. La première lettre venait de la New York State Saving Bank. La seconde concernait une demande d'interview de la part d'un journal local. La troisième était un accusé de réception de l'hebdomadaire anglais *Melody Maker* pour lequel il avait écrit un article. La quatrième enveloppe contenait un télégramme de la Western Union envoyé par Don Law, le

producteur de Brunswick Records. John Hammond déchira le papier et lut.

La Royal s'interrompit. Lorraine entra dans la pièce en tenant un dossier ouvert devant elle. Elle s'arrêta au milieu de la pièce en remarquant l'air égaré de son patron. Celui-ci tenait toujours le télégramme à la main, le regard perdu.

– Tout va bien, Monsieur Hammond ? demanda-t-elle.

John leva la tête.

– Pas vraiment.

– Que se passe-t-il ?

– Robert Johnson est mort.

II

MILKCOW'S CALF BLUES

Julia Dodds, 1911

La vie de Julia Ann Majors avait toujours été compliquée. Ses parents étaient nés esclaves sur une plantation de l'État du Mississippi. Comme eux, Julia était venue au monde dans la chaleur suffocante des baraques et, dès qu'elle avait pu tenir debout, elle avait été mise au travail. Fille d'esclaves, elle avait assisté à la Proclamation de l'émancipation des Noirs par le président Lincoln. Les travailleurs pouvaient désormais aller et venir comme bon leur semblait et réclamer un salaire pour leur labeur. La liberté leur était acquise.

Mais pour cette fillette d'à peine dix ans, la différence entre l'avant et l'après n'apparut pas clairement. Habitée depuis la petite enfance à travailler aux champs du matin au soir, Julia ne vit aucune modification à son quotidien. L'idée de gagner un salaire lui échappait, seule subsistait la réalité crue du travail manuel. Les planteurs blancs étaient toujours les chefs et les Noirs continuaient à suer dans les rangs des plantations de coton. Rien n'avait changé.

Julia grandit. Elle devint femme et à vingt-cinq ans épousa un homme de dix ans son aîné: Charles Dodds. Celui-ci constituait un excellent parti. Non seulement il était menuisier et charpentier, mais il possédait sa propre ferme, ainsi

qu'une terre qu'il cultivait à son compte sans rien devoir à ses voisins. Julia prit son nom et lui donna six enfants, quatre filles et deux garçons. Ils vivaient à Hazlehurst, une petite ville du sud du Mississippi, travaillant dur et gagnant peu, mais faisant d'assez bonnes affaires pour subvenir aux besoins de leur famille.

Aussi bon parti qu'il fut, Charles Dodds n'en restait pas moins un homme faible. Dans la région, sa réputation de séducteur était notoire et il fallut peu de temps à Julia pour découvrir que son mari collectionnait les aventures. Les mauvaises langues du village se firent un plaisir de lui révéler que l'homme qu'elle avait épousé couchait avec une certaine Serena, de Martinsville, plus jeune et plus jolie qu'elle, et que cette dernière avait pris une place grandissante dans le cœur et dans la vie de Charles Dodds au point de lui avoir donné deux enfants. Des garçons.

Pendant ce temps, la ferme des Dodds attisait la convoitise de ses voisins, en particulier celle de deux promoteurs d'origine italienne, les frères Marchetti. Se faisant les hérauts de la moralité locale, ils déclarèrent une vendetta personnelle contre Charles Dodds, l'accusant de fraude et de proxénétisme. Ne voyant pas d'un bon œil ce fermier noir dont l'indépendance conjugale choquait leur probité catholique, les Marchetti profitèrent des incartades maritales de Dodds pour le discréditer dans la communauté et saisir sa ferme. Ils employèrent tour à tour la menace, l'intimidation, le chantage et l'agression pour le forcer à leur vendre son terrain à vil prix et à décamper au plus vite. Le stratagème fonctionna au-delà de leurs espérances. Charles Dodds plia bagage, mit sa maîtresse et ses enfants dans une charrette et fila tout droit à Memphis, au Tennessee, abandonnant sa femme Julia et sa

fille Carrie derrière lui. De peur qu'on le retrouve, il changea même de nom. Charles Dodds devint Charles Spencer.

Laissée pour compte par ce mari infidèle, Julia fit la seule chose qu'elle savait faire : elle se remit au travail. Par esprit de vengeance ou par dépit, elle prit à son tour un amant. Par une chaude journée d'août, elle traversa le rang dans lequel elle traînait son sac de coton, et alla trouver Noah Johnson, qui travaillait comme elle sur la plantation de Hazlehurst. Elle s'offrit à lui dans le sous-bois qui bordait les champs et retourna au travail presque immédiatement après. Neuf mois plus tard, ventre gros et visage en sueur, elle peinait toujours au labeur, la petite Carrie trottant derrière elle et sa lourde bedaine se soulevant au-dessus des fibres blanches. Le champ s'étirait à perte de vue. Les plants montaient jusqu'à la taille des travailleurs. Des hommes, des femmes et des enfants étaient disséminés sur la vaste bande de terrain, infimes taches sur le fond vert et ocre de la terre, silhouettes pliées en deux sur leur effort quotidien. Les femmes portaient un foulard noué sur le sommet du crâne pour se protéger du soleil, les hommes avançaient tête nue, la chemise trempée de sueur collée au corps. Au-delà de la limite de la route, un cyprès solitaire dispensait une ombre rare sur la poussière du chemin. Les contremaîtres montaient à cheval, équipés de parasols pour se préserver de la chaleur.

Julia Dodds avançait avec peine. Son ventre l'incommodait et la ralentissait. Ce n'était pas sa première grossesse, loin de là, et si elle était habituée à l'inconfort de porter un enfant, elle n'en maudissait pas moins son état présent. « Quelle idiote ! » se disait-elle. « Idiote de m'être fait engrosser à nouveau ! » Noah Johnson avait disparu de la plantation quelques mois plus tôt et Dieu seul savait ce qu'il était

devenu. Pliée en deux sur les plants avec Carrie derrière elle, Julia se demandait ce qui avait bien pu lui passer par la tête. Comme si elle n'avait pas assez de problèmes comme ça.

Elle se redressa et s'épongea le front du revers de la main. Sa fille piaillait dans son dos, jouant tour à tour le rôle de l'oiseau et du chat, se cachant entre les rangs de coton, disparaissant et réapparaissant quelques mètres plus loin. Julia ne faisait pas attention à elle. Le petit arrivait, elle le sentait. Demain, aujourd'hui peut-être. Il faudrait bien arrêter et se mettre à l'ombre. Mains sur les hanches, à bout de souffle, elle regarda devant elle. Le rang s'étirait sur une distance impossible. Julia ajusta le foulard sur sa tête. Les mouvements du bébé se faisaient plus insistants. Elle s'enfonça les poings dans le creux de ses reins. Le bas de son dos la faisait souffrir. « Quelle idiote ! » pensa-t-elle une fois de plus. Elle inspira profondément avant de se remettre au travail. Le regard du contremaître était déjà posé sur elle.

Depuis quelques années, on avait eu l'idée de remplacer les contremaîtres de race blanche par des surveillants d'origine africaine. L'objectif était le même; faire en sorte que les travailleurs ne chôment pas et remplissent les quotas, mais la substitution éliminait l'aspect racial et les tensions qui en découlaient. Quatre-vingt-dix pour cent des cueilleurs de coton étaient d'origine afro-américaine, et la présence des contremaîtres noirs apaisait les souvenirs douloureux de l'époque encore récente de l'esclavage. De plus, ces derniers étaient souvent plus zélés que leurs prédécesseurs blancs. Les propriétaires des plantations se félicitaient du changement.

Julia se planta sur ses jambes. Elle ne pouvait plus continuer. La chaleur lui donnait le vertige; elle devait sortir de

là. Avançant difficilement, elle se fraya un chemin entre les rangs de coton, écartant les branches de la main, et se retira dans l'herbe haute. Elle trouva refuge sous l'ombre du cyprès et s'y allongea du mieux qu'elle put. Carrie tournait autour d'elle comme un bourdon, lui demandant sans cesse ce qu'elle avait.

– Va chercher la sage-femme, lui ordonna Julia en soufflant. Dis-lui que le bébé arrive.

La petite fille resta clouée sur place, les yeux ronds. Julia lui fit signe de la main.

– Allez, vas-y ! répéta-t-elle. Qu'est-ce que tu attends ?

Carrie piqua à travers champ en direction des baraques. Elle savait quoi faire, sa mère l'y avait préparée.

Julia écarta les jambes et remonta sa robe sur ses cuisses. Elle s'était adossée au tronc du cyprès et peinait à reprendre haleine. Elle avait commencé à sentir les contractions et elle savait qu'elle n'en avait plus pour très longtemps. C'était son septième accouchement. Elle n'était pas inquiète, elle savait ce qui l'attendait.

Le cheval du contremaître la fit sursauter. Son mors humide se balançait au-dessus de sa tête, ses sabots plantés tout près d'elle. La masse de l'animal occultait presque entièrement le cavalier qui y était juché. Julia cligna des yeux. Une voix fluette se fit entendre.

– Qu'est-ce que tu fais ? Retourne tout de suite travailler.

Ne pouvant bien voir le contremaître, Julia lança un regard noir à l'animal.

– Tu ne vois pas que j'accouche !

Le cheval recula de quelques mètres, se mettant de flanc. Julia aperçut enfin le contremaître : un jeune homme d'une vingtaine d'années à la carrure fragile, moustache de duvet

et mains délicates. Visiblement décontenancé par la posture de Julia, il balbutia :

– Oh pardon, je...

Apercevant les cuisses dénudées de Julia, il demanda d'une voix incertaine.

– Tu veux que j'aïlle chercher ton homme ?

Julia fit non de la tête. Entre ses jambes, l'eau mouilla les herbes où elle s'était affaissée. La prochaine contraction montait. Julia arracha une touffe d'herbe, se retenant à une racine. Elle se mit à souffler à coups brefs. Devant elle, le contremaître restait muet, stupide et embarrassé. Enfin, la respiration de Julia se fit plus égale. Elle tourna la tête en direction des baraques. Elnora la sage-femme arrivait, suivie de Carrie qui se hâtait de la rejoindre. Elle portait une bassine vide et un sac de jute, tandis que la fillette peinait derrière elle avec un bidon métallique suspendu à son épaule.

Parvenue sous le feuillage du cyprès, Elnora s'agenouilla près de Julia, déposant le récipient à portée de main. En femme aguerrie, elle étala sur le sac de toile les instruments dont elle aurait besoin plus tard : une paire de ciseaux, du fil, des aiguilles et quelques linges propres. Elle se tourna ensuite vers Julia.

– Tu peux te lever ?

Julia fit non de la tête. Une nouvelle contraction lui fit serrer les dents. Son être entier se crispa.

– C'est bien, dit Elnora en remarquant les herbes mouillées. Elle fit signe à Carrie d'approcher avec le bidon. Le métal du contenant était chaud, mais pas assez pour brûler. La sage-femme versa un peu d'eau dans la bassine et se lava les mains. Elle les essuya consciencieusement avec un linge propre qu'elle jeta ensuite loin d'elle.

La douleur avait quitté le visage de Julia. Elle respirait normalement, bras allongés le long de ses flancs, et sa poitrine se soulevait à une cadence régulière. Elle inspirait par le nez et expirait par la bouche, comme elle l'avait toujours fait lors de ses accouchements précédents. Ses pensées se confondaient avec le rythme de sa respiration, le contact de l'herbe entre ses doigts, le vent qui caressait ses cuisses nues et l'enfant qui grouillait dans son ventre. Elle savait qu'il n'y aurait pas d'autre contraction avant quelques minutes et jouissait de cet instant de répit. Au-dessus de sa tête, le feuillage du cyprés s'agitait mollement. Elle remarqua le contremaître qui la regardait toujours du haut de son cheval. La sage-femme suivit son regard.

– Tu vas rester là longtemps à te rincer l'œil? le houspilla Elnora avec humeur. Rends-toi utile et va surveiller tes travailleurs!

Le jeune homme hésita.

– Qu'est-ce qu'il y a? T'as perdu ton chemin?

– C'est que..., balbutia le contremaître. Je me demandais combien de temps ça va prendre. Je veux dire... Avant que le bébé arrive...

– Qu'est-ce que ça peut te faire?

Le jeune homme regarda le bout de ses bottes à travers les étriers.

– Les travailleurs sont pas censés quitter le champ avant d'avoir fini leur ouvrage... C'est le règlement...

– Va-t'en d'ici tout de suite, toi! explosa Elnora en se levant, ce qui fit sursauter le cheval. Dépêche-toi avant que je te mette mon pied au cul. Je vais t'en donner, moi, du règlement! Le contremaître retourna sa monture et s'éloigna en direction des cueilleurs.

– Quelle andouille ! murmura la sage-femme.

Julia s'était relevée sur les coudes. La dureté du tronc de l'arbre l'incommodait. Elle sentait la prochaine contraction monter doucement du fond de son être. Des mousses espagnoles pendaient mollement autour d'elle. À travers elles, le soleil brillait implacablement, trop pour une journée du mois de mai. Julia dénoua le foulard qu'elle portait autour de sa tête et le laissa tomber par terre. Son front était constellé de gouttelettes de sueur. Elle n'eut pas à demander. La sage-femme lui épongea le visage.

– Voilà, dit-elle en retirant le bout de tissu. Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre.

Carrie suivait la scène d'un œil curieux. En retrait derrière Elnora, la petite fille jetait des regards furtifs par-dessus son épaule, impatiente de voir la tête du nouveau-né sortir du ventre de sa mère. Elle savait comment les choses allaient se passer. Même à cinq ans, elle en avait vu d'autres. Julia lui avait dit comment l'accouchement allait se produire ; elle lui avait parlé de l'endroit d'où sortaient les bébés, de la façon de faire... Oh oui, elle savait tout ça.

Julia serra les dents. Son visage prit une expression sévère. La douleur grandissait comme une vague montante, une marée vertigineuse que rien ne pouvait endiguer. Elle s'agrippa aux racines, ses doigts labourèrent le sol. Son souffle se figea. Puis l'apaisement revint. Une onde de soulagement remplaça la souffrance. Julia ouvrit les yeux et desserra les mâchoires. Elle s'adossa au tronc de l'arbre et retrouva sa respiration. Les contractions durèrent jusqu'au soir. Les travailleurs regagnèrent leurs baraques après leur journée de labeur. Certains proposèrent de transporter Julia chez elle, mais Elnora refusa. L'obscurité prit lentement possession des

longs rangs de coton. Des ouvrières apportèrent des lampes à huile qu'elles disposèrent tout autour des deux femmes pour leur faire de la lumière. Certaines demeurèrent pour passer la nuit, conversant entre elles un peu à l'écart. Parfois, Elnora se levait pour faire quelques pas. Elle n'allait pas loin et revenait vite à son poste. Presque oubliée des adultes, Carrie était allongée dans l'herbe et dormait.

Les contractions se rapprochèrent au point de ne plus former qu'une longue chaîne ininterrompue de souffrance. L'être entier de Julia vibrait au rythme de la douleur. Elle respirait par petites inspirations brèves, soufflant et expirant l'air comme si elle manquait d'oxygène. La sage-femme s'était agenouillée entre ses cuisses et l'accompagnait de ses encouragements et de ses gestes. Elle lui épongeait le front et la tenait par la main, lui disant quoi faire et comment s'y prendre.

Le coup de grâce vint vers vingt-deux heures. Julia rassembla ses dernières énergies et poussa de toutes ses forces. Le sommet de la tête de l'enfant apparut entre ses jambes. Elnora l'encouragea, plus fort cette fois, et Julia reprit dans un grognement. Autour d'elles, les villageoises s'approchèrent discrètement, sentant que leur soirée de veille tirait à sa fin. La tête du bébé reparut. Julia laissa échapper un cri de douleur. Les épaules de l'enfant passèrent le col de l'utérus. La sage-femme le reçut entre ses mains. Elle le tira vers elle, déroulant entre ses jambes le cordon ombilical bleuté qui le reliait toujours à sa mère. Un garçon! Elnora le souleva par les chevilles et lui donna une claque sur les fesses. Gluant et couvert de sang, le bébé laissa échapper son premier cri.

D'un geste habile, la sage-femme coupa le cordon avec les ciseaux, puis enroula le nouveau-né dans un linge propre. Elle passa ensuite son enfant à Julia.

Les cris du nourrisson avaient réveillé Carrie qui s'était aussitôt approchée. Une fois le bébé entre les bras de sa mère, elle vint se planter à ses côtés pour mieux l'observer. Elle n'était pas la seule. Les femmes du village aussi voulaient voir à quoi ressemblait l'enfant, et Julia fut rapidement entourée d'une petite cour venue admirer son garçon. Il fallut qu'Elnora élève la voix pour que celles-ci lui laissent l'espace suffisant pour enlever le placenta. Une fois cette opération accomplie, la sage-femme se retira discrètement à l'écart. Son travail était terminé.

À bout de souffle, Julia contempla son bébé avec fierté. Le visage de l'enfant était déformé de souffrance. Un vagissement de douleur maintenait sa bouche ouverte, laissant voir ses gencives roses et sa petite langue. Peu habitués à l'air libre, ses yeux restaient clos sous ses paupières boursoufflées, et ses rares cheveux étaient plaqués sur son crâne encore humide. L'enfant grelottait malgré le linge dans lequel on l'avait enveloppé. Julia pressa son petit corps contre le sien et lui murmura quelque chose à l'oreille. L'enfant cessa de pleurer instantanément.

Les femmes dépêchèrent l'une d'entre elles à la recherche d'hommes capables de transporter Julia chez elle. Même si toutes connaissaient son histoire, personne ne parla du père de l'enfant. Pour l'heure, le nouveau-né occupait toute la place. Il appartenait à Julia, uniquement.

Deux cueilleurs assez costauds vinrent prêter main-forte et Julia put vite réintégrer sa baraque. Allongée sur son matelas, une lampe à huile allumée près d'elle, elle observait attentivement son fils. Enroulé dans le drap qui les recouvrait tous les deux, son corps se confondait avec le sien. Patiemment, Julia dirigeait la bouche du petit sur la pointe

de son sein. Il n'allait pas boire, il était encore trop tôt, mais il devait apprendre à reconnaître la forme et l'odeur de sa mère. Le besoin de se nourrir viendrait plus tard, dans un jour ou deux, quand la poitrine de Julia se gonflerait de lait. Pour l'instant, il ne s'agissait que d'un premier contact, une caresse entre la mère et son fils.

L'une des femmes s'activait autour du poêle. Elle faisait du thé et réchauffait des haricots à l'intention de Julia. L'excitation passée, Carrie s'était rendormie dans son lit. Le grésillement de la poêle et le gargouillis de la bouilloire étaient les seuls bruits audibles. Parfois, le bébé lançait un petit cri ou geignait doucement. Quand le repas fut prêt, la femme s'approcha avec une assiette.

– Tu as pensé à un nom ? lui demanda-t-elle en s'asseyant sur le coin du matelas.

Julia caressa le bout du nez de l'enfant. Il s'était endormi.

– Robert, dit-elle après un instant. Robert Leroy.

– Et le nom de famille ? demanda la villageoise d'un air espiègle.

Julia ne répondit pas. Elle aussi avait un sourire aux lèvres. Les braises craquaient dans le poêle. Par la fenêtre ouverte, elle entendait le croassement des grenouilles qui montait de l'étang. Pas un souffle de vent. La tranquillité et la paix. Entre ses bras, le garçon dormait doucement, sa respiration régulière faisait monter et descendre sa petite poitrine. Julia ferma les yeux et s'endormit avec lui.

III

LITTLE QUEEN OF SPADES

Carrie Spencer, 1913

Dans la tente, il y a un chat qui vient toujours miauler dans mes oreilles. Le matin, j'essaie de l'attraper, mais il ne veut pas se laisser faire. C'est un chat noir et blanc qui ressemble à une vache, mais plus petit et plus poilu, et plus rapide aussi. Il me réveille toujours avec ses miaou, miaou, miaou, surtout quand il fait noir et que maman dort encore. Des fois, je reste couchée sur mon matelas, des fois je m'assois pour réfléchir et des fois je sors pour l'attraper mais il court trop vite, il se cache entre les tentes ou sous la caravane de Juwana et moi je ne peux pas le suivre, je trébuche dans les cordages et sur les piquets et je réveille tout le monde. Ensuite maman se fâche, me crie après et me donne des claques.

Maman, elle s'appelle Julia, et Robert c'est mon bébé. Je m'occupe de lui toute la journée quand elle va travailler. Je suis assez grande, mais lui, il est encore petit. Il fait des bêtises tout le temps quand je le surveille. Le matin, maman donne à manger à Robert et après, quand elle est partie, c'est à moi de m'en occuper. D'abord, il faut toujours rester au campement et ne jamais s'éloigner des tentes. Quand il y a un problème et si je ne sais pas quoi faire il faut aller demander de l'aide à Juwana qui est la cuisinière et qui reste

au camp toute la journée. C'est une femme très gentille qui nous donne à manger. Sa caravane n'est pas loin de notre tente, alors ce n'est pas difficile à trouver. C'est là qu'elle cuisine et ça sent très bon tout autour.

Des fois, le chat attrape une souris et il la dépose à l'extérieur de notre tente comme un cadeau. Des souris, des mulots, des rats, des taupes... Je ne sais pas pourquoi il fait ça. Peut-être que Juwana le nourrit en cachette et qu'il n'a plus besoin de chasser pour survivre. Ou peut-être qu'il veut juste nous faire plaisir à sa manière. Alors, pourquoi il ne veut pas que je l'attrape ? Je ne veux pas lui faire de mal, moi. Juste le caresser un peu. Je suis bonne pour m'occuper des plus petits que moi. Quand maman est au champ, je dis à Robert que c'est moi sa maman et que lui, c'est mon bébé. C'est comme un jeu. Moi ça me fait plaisir, mais lui, il s'en fiche je pense. Moi et Robert, on n'a pas le même papa. Mon papa à moi, il est parti quand j'étais toute petite et il habite à Memphis dans une grande maison avec nos autres frères et sœurs. Maman, elle dit tout le temps qu'on va aller vivre avec eux un jour, mais je ne sais pas quand. On va frapper à la porte de leur grande maison et ils seront bien obligés de nous laisser entrer. Je ne me rappelle plus très bien à quoi il ressemble, mon papa. Juste qu'il avait une voix très forte. Il était grand aussi. J'aimerais bien vivre dans une maison, même si je pense que je m'ennuierais un peu sans notre tente et sans le chat.

Le papa de Robert, maman ne dit pas comment il s'appelle. C'est pour ça qu'il n'a pas de nom comme moi, Carrie Spencer, mais qu'il s'appelle juste Robert, Robert Leroy, avec rien au bout. Maman dit qu'on lui trouvera bien un nom quand on sera à Memphis. Quand j'en ai parlé à Juwana l'autre jour,

elle n'a rien dit, mais j'ai vu sur son visage que ça ne lui plaisait pas beaucoup tout ça. Juwana, elle ne peut rien me cacher. Quand quelque chose ne lui plaît pas, je le sais tout de suite. Le chat, elle l'aime bien (c'est pour ça que je pense qu'elle le nourrit en cachette), mais ce qui la met en colère, c'est quand les gens disent des gros mots. Ça, elle déteste.

Des fois avec Robert, quand les cueilleurs travaillent près du camp, on va s'installer derrière la clôture pour écouter chanter l'Aveugle. Je ne sais pas comment il s'appelle et de toute façon ça n'a pas d'importance parce que tout le monde l'appelle juste l'Aveugle. Il accompagne les travailleurs et il va là où ils sont, mais comme il n'est bon à rien à cause de ses yeux, le contremaître le fait jouer de la guitare et chanter pour encourager les autres. Alors il reste là toute la journée, à jouer, et quand il ne connaît pas les paroles ou qu'il les a oubliées, il fait hum, hum, hum, la bouche fermée pour faire des sons. Robert le regarde toujours avec des grands yeux, et quand la chanson est rythmée, il se met même à se trémousser. Il adore la musique, mon bébé.

J'ai entendu maman dire que l'Aveugle a perdu ses yeux parce qu'il n'a pas respecté la loi de Dieu. Il a fait quelque chose de mal et Dieu l'a puni et il ne voit plus clair depuis ce jour-là. Alors, j'ai peur pour Robert et pour moi parce qu'on fait des bêtises parfois, et je ne veux pas qu'on devienne aveugles tous les deux. Déjà Robert a une maladie à un œil (c'est maman qui l'a dit), mais il ne va pas devenir aveugle (c'est la sage-femme qui l'a dit). Il a juste une petite carapace sur l'œil et ça va bientôt partir, mais ça lui donne un drôle d'air. Peut-être qu'il a juste fait des petites bêtises de rien, Dieu va le rendre aveugle à moitié seulement. Maman nous le répète tout le temps: il faut dire la vérité, pas donner de

coups de poing ou de pieds et faire sa prière avant de dormir. Si on fait tout ça, tout va bien se passer et on peut aller au paradis plus tard. Mais l'Aveugle, lui, je pense pas qu'il ira. Dommage pour lui.

Quand il entend de la musique, Robert devient tout fou. L'autre jour, maman nous a emmenés à un spectacle de clowns qui se passait sous une grande tente. On est partis tôt le matin et Robert était fatigué de marcher. Moi aussi, mais je n'ai rien dit. Avec maman, on ne fait jamais rien, alors j'étais contente de sortir du camp. La tente était énorme et soutenue par des troncs d'arbres penchés. Quand on est entrés, j'ai tout de suite vu qu'il y avait beaucoup de monde à l'intérieur. Il faisait très chaud et j'avais de la difficulté à voir à cause des grandes personnes devant nous. Maman a pris Robert dans ses bras et elle nous a trouvé une bonne place. La première chose que j'ai vue, c'était un vieil homme assis sur une chaise montée sur une table, qui jouait du violon. Un autre, plus jeune, était vêtu d'une robe de femme et il était à cheval sur un gros cochon noir et blanc et lui tournait autour. J'ai eu peur en le voyant, mais Robert, il s'est tout de suite mis à rire et à frapper des mains en entendant la musique. Tout de suite après, d'autres hommes sont entrés en scène, le visage barbouillé de couleurs qui les rendaient très effrayants. Ils faisaient semblant d'être à califourchon sur des balais et se lançaient des tartines de boue et des laitues pourries. Autour de moi, les gens riaient très fort. Moi je ne trouvais pas ça drôle, mais Robert et maman semblaient s'amuser. Robert surtout. Il n'arrêtait pas de chanter et de sautiller. J'ai demandé à maman de partir, mais elle m'a dit non. On venait juste d'arriver.

C'est à cause du chat si je me suis réveillée si tôt ce matin. Il m'a miaulé dans les oreilles et je me suis levée d'un bond pour essayer de l'attraper. Je n'étais pas fâchée, mais le chat pensait que je l'étais alors il s'est mis à courir très vite. Arrivé sous la caravane de Juwana, il a disparu. J'ai eu beau faire le tour, regarder en dessous, je ne l'ai jamais retrouvé. Je me demande comment il fait ça, disparaître chaque fois. Peut-être qu'il est magique. Ou qu'il a trouvé un truc pour entrer dans la caravane de Juwana sans être vu. Ou alors peut-être qu'il faisait vraiment trop noir et qu'il s'est faufilé entre les tentes sans que je l'aperçoive. Je ne sais pas. En tout cas, il n'était plus là.

C'est en revenant à notre tente que j'ai vu les deux hommes qui se battaient. Ils étaient un peu à l'écart du campement et ils se battaient sans faire de bruit, comme s'ils ne voulaient pas qu'on sache ce qu'ils faisaient. Un des deux était très fort et il poussait de toutes ses forces sur l'autre homme qui était coincé contre le tronc d'un arbre. Il lui donnait des coups, mais je ne voyais pas très bien comment. L'autre n'arrivait pas à se défendre et je l'entendais respirer fort comme s'il avait très mal. Je me demandais pourquoi il n'appelait pas à l'aide. Quand finalement le premier l'a lâché et s'en est allé dans la forêt, j'étais contente pour lui. Je n'aime pas que les gens se battent et j'ai toujours de la peine pour ceux qui sont plus faibles. L'homme s'est détaché de l'arbre et s'est dirigé vers moi. Je me suis aussitôt cachée derrière l'auvent d'une tente pour ne pas qu'il me voie. C'est lorsqu'il est passé devant moi que je l'ai reconnu. Je m'étais trompé, ce n'était pas un homme. C'était Juwana. Elle a continué sans me voir et elle est rentrée dans sa caravane. J'ai trouvé ça vraiment bizarre !

Je suis revenue à notre tente et je me suis allongée sur mon matelas. Rien qu'à leurs respirations, je savais que maman et Robert dormaient encore. J'ai fermé les yeux et j'ai essayé de me rendormir, mais je n'y arrivais pas. Je me demandais pourquoi Juwana n'avait pas crié. Le soleil allait bientôt se lever et les cueilleurs repartir aux champs. Quelques-uns étaient réveillés et parlaient à voix basse dans les tentes voisines. À cause de l'épaisseur des toiles, je pouvais entendre leurs voix, mais pas ce qu'ils disaient. Quand ils ont sonné le triangle, maman s'est réveillée et s'est habillée. J'ai ouvert les yeux en faisant semblant que j'avais dormi moi aussi.

Maman a donné à manger à Robert et elle est partie avec les autres. La journée commençait et j'ai eu l'idée de me remettre à la recherche du chat. Robert sur les talons, j'ai commencé par la caravane de Juwana. Elle faisait chauffer du café et avait l'air fatiguée. Je lui ai demandé si elle avait vu le chat, mais elle m'a dit que non. Je voulais lui demander autre chose, mais je n'ai pas eu le temps. Robert s'en allait déjà entre les tentes et si je ne m'étais pas retournée à temps, je l'aurais perdu de vue. Il est petit, mais il marche vite, mon bébé!

Ce jour-là, les cueilleurs travaillaient dans le champ qui se trouvait de l'autre côté du petit bois. Ce n'est pas vraiment une forêt parce qu'on peut voir à travers et, même si maman nous a souvent dit qu'on n'avait pas le droit d'y aller, on s'y promène quand même de temps en temps. Je pense que Robert avait entendu la guitare de l'Aveugle et que c'est pour ça qu'il voulait y aller. Il y avait un sentier que je connaissais bien parce que je l'avais souvent pris avec maman et des fois toute seule avec Robert. Tout au bout, la clôture délimitait le champ de coton. C'est là que les ouvriers étaient ce jour-là.

Comme toujours, l'Aveugle était assis sur une caisse. Il s'était mis à chanter « The Gospel Train ». Je le sais parce que je connais les paroles par cœur. Il avait la citerne d'eau à côté de lui au cas où les cueilleurs auraient soif. On était encore tôt dans la journée, mais il faisait déjà chaud. Robert et moi, on est restés à l'ombre du bois pour l'écouter. Il chantait tout doucement, comme pour lui-même, et je me demandais comment les travailleurs qui étaient si loin dans le champ pouvaient l'entendre. J'étais certaine que le contremaître viendrait lui dire de jouer plus fort. Il me fait peur, celui-là. Quand je le vois venir sur son cheval, je rentre me cacher dans la tente.

L'Aveugle s'était arrêté de jouer. Face à lui, les cueilleurs se rapprochaient lentement et je reconnus maman tout de suite. Elle marchait vite, tirant son long sac de coton derrière elle. Ses mains allaient et venaient comme des oiseaux. Elle était penchée sur les plants et ne levait pas la tête. Je me suis dit que c'était mieux comme ça, parce que si elle nous avait vus dans le petit bois, Robert et moi, elle se serait fâchée. Le contremaître était assis sur son cheval et ne bougeait pas. Il avait un parapluie au-dessus de la tête et ça lui donnait l'air bizarre parce qu'il n'y avait pas le moindre nuage dans le ciel. De temps en temps, il regardait dans notre direction et c'est pour ça que je me suis cachée derrière le tronc d'un arbre. Je ne voulais pas qu'il me voie.

Il est descendu de son cheval et s'est dirigé vers maman. Il avait fermé son parapluie et faisait de grandes enjambées pour traverser les rangs de coton. Maman s'est arrêtée de travailler quand il est arrivé près d'elle. Ils étaient trop loin et, avec la musique de l'Aveugle, je ne pouvais pas entendre ce qu'ils disaient. C'était le contremaître qui parlait. Il s'est approché